

ROMAN

Le diable en tête

Le premier roman de Bernard-Henri Lévy : un brouillon pour une idée heureuse.

« Ne jugez pas, a dit le Christ, si vous ne voulez pas être jugé. » Le terroriste est le négateur ultime de ce précepte évangélique. Seul, il se fait juge du reste du genre humain. Définit pour soi seul le bien et le mal, l'innocence et la culpabilité ; pour mieux les dédaigner l'une et l'autre lorsqu'il tue n'importe qui. L'attentat aveugle est l'accomplissement de son orgueil : s'arroger droit de mort sur des inconnus, c'est s'ingérer au plus près la fatalité.

Moraliste acharné à définir le mal pour mieux lui nuire, espère-t-il, Bernard-Henri Lévy n'a pas résisté à l'envie de faire un roman de l'idée que ses travaux lui ont permis de s'en faire, et la figure du terroriste s'y est imposée. Le livre, lui, s'impose-t-il ?

« Le diable en tête » est un roman historique étalé sur une quarantaine d'années de ce siècle.

Un centralien de modeste naissance épouse la fille ravissante d'un industriel prospère, à l'époque où Hitler est

fusillé. Son fils grandit en beauté et en sagesse, dans la rare opulence que lui vaut la fortune de sa mère et l'ignorance organisée des exploits de son père. Pour lui épargner d'inutiles tourments, on a en effet transformé pour lui le défunt en héros de la Résistance.

Benjamin manifeste de bonne heure une étrange méfiance de tout et de tous. Il s'oppose au tuteur que sa mère lui a donné en la personne du meilleur ami de son père, avec qui elle s'est remariée, non sans l'avoir essayé comme amant du vivant de son premier époux — ainsi Feydeau, comme dans la vie, rencontre Euripide.

Benjamin découvre la vérité sur ses

qui le sont moins, où la révolution administre l'esclavage. Tout cela sans jamais se séparer d'un exemplaire de « La vie de Rancé », de Chateaubriand ; Rancé le réformateur de la Trappe dans le sens de la stricte observance. Ainsi le révolté montre-t-il avoir une âme et que peut-être il ferait le bien, s'il le connaissait...

Le retour à pic de l'Algérienne le jette dans les camps palestiniens de Beyrouth où il prend enfin figure redoutable. Il les quitte pour Rome et les Brigades rouges, qui lui commandent un meurtre à Paris. Mais il doit bien se reconnaître au dernier moment incapable de tuer. Echappé par mira-



Bernard-Henri Lévy. De l'occupation aux camps palestiniens de Beyrouth (ci-contre), un roman historique sur les quarante dernières années. Thèmes récurrents : la faute et la honte.



le maître de l'Allemagne. Ce pauvre homme comblé a le culte de la force autant que de l'ordre. L'effondrement de 1940 ne le surprend pas : c'est un juste châtement. L'occupant a pour lui des traits si nombreux qu'il éprouve bientôt pour le vainqueur de sa patrie une véritable fascination. Jusqu'à s'engager dans la Waffen SS, plantant là ses propres affaires, sa vertueuse épouse et son tout jeune fils, Benjamin.

Rentré en France après l'écrasement de son parti, il est arrêté et

origines dans le journal de sa mère — après qu'elle-même eut tenté de violer ses secrets d'enfant. L'irréparable infamie de son géniteur, l'horreur aussi des mensonges qu'on lui fit, déterminent son irrésistible chute dans le mal du siècle. Un dégoût fondamental l'éloigne de toute entreprise qui ne soit de destruction. Il s'attache d'abord aux femmes, mais c'est autant pour les humilier que pour en jouir, car elles le dégoûtent aussi. Clisse ensuite dans la délinquance. Enfin dans la politique. L'influence incompréhensible d'une Algérienne patriote — son premier véritable amour — le transforme en bagagiste du FLN.

L'indépendance de l'Algérie le renvoie à la scolastique révolutionnaire qui s'élabore autour de la Sorbonne et à l'humiliation d'une jeune juive alsacienne débarquée à Paris pour ses études et qui succombera très vite à son charme vénéux. Avec elle, il fait mai 68 ; et le voici lancé pour de bon dans une agitation révolutionnaire avec la gauche prolétarienne et de longs voyages mystérieux vers des pays

cle à la police qui a tué l'Alsacienne revenue le secourir, on le voit finir ses jours à Jérusalem. Où il a le temps de s'expliquer avec Bernard-Henri Lévy, descendu en personne dans son roman, la plume à la main, pour enregistrer la confession de sa créature.

La longue histoire de ce désespéré, bouc émissaire de la faute paternelle, est découpée en cinq séquences de styles différents : le journal de sa mère, les révélations de son second mari, les lettres à sa sœur de la jeune Alsacienne, le témoignage d'un avocat manipulateur, la confession de Benjamin. De ces cinq séquences, la première et la cinquième enlèvent assez l'anecdote par le style. La première pour son classicisme, la dernière par son lyrisme. Les trois autres sont des brouillons, volontaires évidemment, mais cela ne les sauve pas. Et le grand livre contemporain de la Faute et la Honte demeure à écrire. Le sujet fut bien choisi, mais l'auteur n'a pas désiré décoller du marché. Il saurait pourtant le faire.

ERIC DESCHODT

Grassey, 500 pages, 98 francs.